



Cercles 30 (2013)

PAYSAGE RURAL, PAYSAGES URBAINS DANS

THE TRAVELS OF JOHN HOLMESBY, 1757

ALEXANDRA SIPPEL

Université Toulouse II-Le Mirail

The Travels of John Holmesby est un récit qui emprunte la forme utopique à des fins satiriques, comme *Les Voyages de Gulliver* de Jonathan Swift paru trente ans auparavant. On ne trouve guère de trace de l'auteur qui ne figure pas dans l'*Oxford Dictionary of National Biography*. La lecture du texte donne malgré tout quelques pistes. Comme Swift, Holmesby est un Tory, et comme Swift également, sa cible principale est Robert Walpole, Premier Lord du Trésor *Whig* de 1721 à 1742. Publié en 1757, le récit des aventures prétendument autobiographiques de John Holmesby relate des événements datant de 1739, soit dans les dernières années de la « robinocratie » et à une époque où Walpole avait à affronter l'opposition des Tories qui dénonçaient ses valeurs mercantiles, et celle des *Patriot Whigs* opposés à sa politique vis-à-vis de l'Espagne.

Ce sont les valeurs de Walpole et de ses amis *Whig* que Holmesby critique dans son récit satirique. Gribbelino, le « *Treasurer* » de l'île découverte par le voyageur, a adopté plusieurs maximes emblématiques, comme la cinquième qui affirme : « le mépris de l'agriculture révèle la noblesse de l'âme ». [HOLMESBY : 66] La thématique de l'agriculture renvoie nécessairement à la question du paysage. Comme Swift, Holmesby exprime dans son texte une grande admiration pour les paysages ruraux bien agencés. L'harmonie du paysage reflète l'harmonie sociale, et même le bien-être physique des utopiens. Le modèle antique de Sparte, cher aux partisans des Anciens dans leur querelle contre les Modernes et fondé sur la frugalité, le labeur et la bravoure est un topos du genre utopique. Holmesby y fait d'ailleurs référence quand celui que Holmesby nomme « l'Indien » explique que les habitants originels de l'île vivaient de leurs cultures et de chasse, et qu'ils étaient invincibles à la guerre. Le renoncement volontaire ou contraint à l'agriculture est un signe dystopique majeur. L'abandon forcé de leurs terres par les paysans est par exemple l'un des fléaux décrits par Raphaël Hythloday dans le premier livre de *Utopia* de Thomas More. On y lit :

By one means, therefore, or by other, either by hook or crook, they must needs depart away, poor, silly, wretched souls, men, women, husbands, wives, fatherless children, widows, woeful mothers, with their young babes, and their whole household small in substance and much in number as husbandry requireth many hands. [MORE : 22]

Dans la seconde partie de l'œuvre fondatrice de More, en revanche, l'agencement de l'île utopienne est minutieusement calculé et respecté afin d'établir un équilibre parfait entre lieux d'habitation et terres arables. Gilles Lapouge, dans *Utopies et civilisations*, rapporte la description des deux cités possibles telles que les décrivait Saint Augustin dans La Cité de Dieu : « Deux amours ont bâti deux cités : l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi a fait la cité de Dieu, l'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu a fait la cité terrestre. L'une se glorifie elle-même, l'autre dans le Seigneur ». [LAPOUGE : 62] Au siècle des Lumières, ce n'est pas tant l'amour de Dieu que celui de la nature et de sa loi qui est en jeu, mais la dialectique reste la même entre la cité urbaine corrompue de Caïn et la cité rurale innocente d'Abel.

Les satiristes *Tory* offrent leurs propres variations sur ce thème : tant que l'équilibre entre l'espace rural cultivé et l'espace urbain habité est respecté, l'île imaginaire est bienheureuse (quoique souvent menacée par la corruption toujours proche). Quand ces espaces sont disjoints, on constate que l'hypertrophie des villes les rend insalubres et va de pair avec le mépris de l'agriculture qui pourtant nourrit leurs habitants. Pour Swift, cela se manifeste, dans le troisième voyage de Gulliver, dans l'absurdité qui consiste à bâtir des maisons en commençant par le toit. Cette nouvelle manie est imposée par les savants des académies dont se dotent toutes les villes de Balnibarbi ; il s'agit donc d'une lubie urbaine. Là où les anciennes méthodes sont encore en usage, au contraire, la beauté antique est égalée, et le paysage reflète la fertilité du sol : « [W]e came into a most beautiful Country ; Farmers Houses at small Distances, neatly built, the Fields Enclosed, containing Vineyards, Corngrounds and Meadows. Neither do I remember to have seen a more delightful Prospect. » [SWIFT : 168]

Après un naufrage qui manque de lui coûter la vie, le voyageur John Holmesby est secouru par un vieillard qui, isolé, vit du produit de son potager. À la mort du vieux « sauveur », le narrateur se dirige vers la ville, non sans emporter avec lui une petite pyramide d'or, le « Cralillah », aux étranges pouvoirs : elle exerce sur les courtisans de la ville un attrait irrésistible qui les fait céder à toutes les demandes de celui qui la possède. Cela permet au voyageur de découvrir tous les recoins et toutes les traditions de Nimpatan.

Quatre paysages apparaissent successivement dans cette utopie gigogne. Chacun d'entre eux illustre à merveille la question entre paysage, utopie et dystopie. Cet article abordera donc ces quatre paysages : l'ensemble formé par l'île inconnue avec le lopin de terre du vieillard, puis Kelso, la capitale de l'île de Nimpatan et, au cœur de cette ville, l'asile d'aliénés. On verra en particulier comment Holmesby s'inscrit dans la tradition satirique des *Tories*, en particulier pour son pessimisme qui voit la société traditionnelle menacée de disparition et la corruption prête à anéantir les derniers sages du pays. En cela, *The Travels of John Holmesby* répond à la définition complexe du genre utopique donnée par Jean-Michel Racault dans son avant-propos de *Nulle Part et ses environs* :

Exotisme descriptif, primitivisme esthétique, anthropologie comparative, mythe de l'âge d'or ou mythe du bon sauvage, ces marges de l'utopie mettent en jeu, comme l'utopie elle-même, une relation duelle d'ici et d'ailleurs, du même et de l'autre [RACAULT : 18]

L'île utopique et le potager de « l'Indien »

John Holmesby est un voyageur comme tant d'autres dans la littérature de voyage imaginaire du XVIII^e siècle. Comme Robinson Crusoe, il s'inscrit au milieu d'une fratrie et est donc condamné à ne pouvoir jouir de l'héritage paternel. Comme Lemuel Gulliver, il prend la mer afin d'y chercher fortune. Son frère commande son enlèvement et son assassinat à bord du navire sur lequel il a embarqué, et, naturellement, le navire essuie une terrible tempête dont il est le seul rescapé puisqu'il était le seul innocent.

L'île qui sert de cadre au récit est inaccessible : elle est, par définition, entourée d'eau et située dans un lieu non encore cartographié, mais elle est de surcroît ceinte de falaises infranchissables. Atteindre la terre promise exige donc de survivre à l'eau et aux récifs. Le narrateur la décrit de la manière suivante :

The rocks were every where perpendicular; its was impossible to survive long in that wretched place. Death, lingering death, presented itself before me; and with that melancholy view, I rested myself, fitting down upon a craggy stump, with my two hands upon my knees. [HOLMESBY : 49]

Voilà donc le héros qui a cru périr dans la tempête et le naufrage dans une position quasi fœtale et attendant la mort. Pour Christian Marouby, cette étape est nécessaire au récit utopique : « Le rite de passage veut que l'on renonce enfin à la vie, comme aux attaches avec l'Ancien Monde, avant de connaître le nouveau. Ce n'est qu'après d'innombrables souffrances qu'apparaîtra à l'horizon le rivage espéré » [MAROUBY : 15]. Ici, le narrateur-voyageur

n'atteindra ce paysage espéré qu'après avoir reçu le secours d'un vieillard qui le hisse au sommet de la falaise et l'invite à vivre auprès de lui dans son habitation de fortune.

Pendant l'ascension, Holmesby s'inquiète de la population de cette île si peu hospitalière : qu'il s'agisse d'Européens (probablement des Espagnols catholiques puisqu'il se pense en Amérique du Sud) ou d'indigènes, son sort ne sera guère enviable, pense-t-il. Pour Marouby, cela aussi fait partie du processus d'arrivée dans le monde utopique :

Le Nouveau Monde est le monde de l'autre. Ce que le voyageur vient y découvrir, arrivé à destination ou au hasard d'un naufrage, c'est le mirage d'une humanité sur un autre mode, la vision d'une existence radicalement différente. L'aboutissement du voyage, c'est la révélation d'un monde qui a miraculeusement échappé au destin de l'Europe, à ses tragédies et à son influence ; un ailleurs dont cette distance et ces tempêtes avaient toujours protégé l'altérité. [MAROUBY : 15]

1. Nimpatan à l'abri de l'Europe

Certes, l'île utopienne est protégée de l'altérité européenne et de ses vicissitudes historiques. Gilles Lapouge en conclut que « l'utopie évacue le temps, elle foment la mort de l'histoire » [LAPOUGE : 40]. Malgré tout, l'utopie a ses mythes fondateurs, qui expliquent en grande partie les paysages qu'elle donne à voir. Contrairement à l'utopie satirique, il est vrai cependant que l'utopie heureuse a pour objectif de se maintenir perpétuellement identique à elle-même, sans altération de ses lois ou du caractère de ses habitants. Le sauvage qui vient au secours de John Holmesby raconte la genèse de son île et ce récit a beaucoup en commun avec le récit biblique fondateur : la terre sort de l'eau. Le dieu, le grand khironkhee sème ensuite des graines qui produisent toutes sortes de plantes et d'êtres vivants dont une race d'hommes : « *The first race of inhabitants lived as you see me do. Their bodies were strong and vigorous, fearless of cold or heat ; their diet fruits, or flesh of animals, which they killed in the forests* » [HOLMESBY : 39]. L'Histoire relatée par Holmesby est celle d'une décadence, comme dans *Les Travaux et les Jours d'Hésiode*. Cette première race d'hommes est la race d'or et vivait dans le cadre harmonieux et bienheureux qu'habite encore le vieillard. Ces hommes vivaient un millier d'années avant de rejoindre leurs amis dans l'au-delà : la mort n'est pas montrée comme telle, et le millier d'année est évidemment métaphorique de l'éternité. On est là dans l'abolition de l'histoire décrite par Lapouge et citée également par Marouby : « Pas de mort, de cimetière, de vieillissement ou de putréfaction dans les

utopies classiques puisqu'elles se situent hors du temps. Les vieillards sont vénérables et comme figés dans leur grand âge. » [LAPOUGE : 223] L'indigène qui sauve Holmesby est le dernier représentant de cette ère sans Histoire, mais son grand âge, s'il est synonyme de sagesse, est également annonciateur de la fin de cet âge d'or. Pour Christian Marouby, le caractère insulaire de l'utopie, quoique banal, est essentiel :

L'insularité utopique relève donc avant tout d'une géographie humaine, et c'est en tant que telle qu'il faut l'appréhender. Loin d'être un simple accident topographique, elle obéit à une nécessité interne, et si l'on examine les ordres de détermination croissants auxquels elle est soumise, elle ne peut apparaître que surdéterminée. [...] En tant qu'île, l'utopie désigne la perfection comme totalité close. Elle propose un modèle fondé sur la fermeture, l'auto-suffisance et la clôture sur soi. En tant qu'univers complet, que monde centré sur lui-même et homogénéité sans faille, l'île satisfait à des aspirations formelles, disons même esthétiques, qui seront également très sensibles dans son organisation interne. Suggérant la circularité, elle correspond à une certaine image de la perfection et de la plénitude. [MAROUBY : 37-38]

Cette longue description est parfaitement en adéquation avec la représentation du vieillard : comme la race d'habitants originels de l'île, il vit de l'îlot qu'il s'est créé. Vivant seul, il est une réplique microcosmique de l'unicité utopienne. Comme son île, il est rude, sec et isolé. Sa finitude et, plus encore, sa satisfaction de vivre dans un univers fini sans convoiter les richesses qui se trouvent au-delà des falaises, lui confèrent sa perfection morale.

2. Le potager du dernier « Indien »

Le monde du vieillard est bâti sur un modèle raisonnable, mathématique. On trouve dans son domaine tout ce qui est nécessaire à la vie :

He approached me; and taking me by the Hand, led me out of the Cave into his little Plantation. He then conducted me to every Part of it, which was cultivated surprisingly; it had several Divisions in it, all parted with ever-green Hedges; in some were Cattle, in others Indian corn, in others Roots and Herbs for Physick and Diet, in others several sorts of tame Fowl and other Animals; insomuch that it was wonderful to me know such a Variety could be confined into so small a Compass. [HOLMESBY : 50]

Le paysage cultivé reflète la sagesse de son habitant : au chaos des falaises naturelles répond un terrain organisé, aménagé, où l'on trouve tout ce qui est réellement nécessaire à la vie. Les limites du lieu, loin de représenter des

contraintes, permettent à l'indigène d'exploiter au mieux tout ce que lui offre la nature.

J'ajouterai que la description que « l'Indien » donne de la société primitive dont il est le dernier représentant était semblable à son jardin : organisée en « *classes* », ou plutôt en groupes placés chacun sous l'autorité du patriarche qui était général à la guerre et magistrat en temps de paix. Cette organisation qui reflète l'ordre qui règne dans les cultures du vieillard était, comme dans la plupart des textes utopiques, censée garantir la perpétuation de la civilisation heureuse des *Nimpatanese* originels, et ainsi, contribuer à la fin de l'histoire. On voit ainsi que le paysage est bien moins anecdotique qu'il y paraît, et la découverte de la ville de Kelso ne fera que le confirmer. Quoique faisant partie de la peuplade originelle du lieu, on peut également souligner que le vieillard n'est pas présenté comme un sauvage qui vivrait du fruit naturel de la terre, mais qu'il s'applique à la cultiver, conformément à la doctrine moderne, cette terre est son domaine, il en permet l'amélioration (on dirait *improvement* en anglais) : il joue donc pleinement son rôle d'homme cultivateur. Il n'est cependant pas Adam, qui fut placé dans le jardin afin de le cultiver et de le garder (*ut operaretur et custodiet illum*, selon la formule latine de Genèse 2:15 si souvent citée.). Il n'a point d'Ève à ses côtés, et n'aura donc point de descendant pour perpétuer son mode de vie.

L'eutopie qu'il représente ne tient plus qu'à un fil : celui de sa vie. Dernier représentant de la race originelle de l'âge d'or, il tente de faire de John Holmesby son héritier, mais celui-ci, déjà trop corrompu par ses longues années de vie en Grande-Bretagne, ne peut se résoudre à vivre dans le potager dépouillé du vieillard et s'empare du Cralillah avant de se diriger vers la ville, plein d'ambition : « *The Gold before me put several schemes of gaining immense Riches into my Head, owing, I believe, more to the force of our country Customs, and the Principles I had imbibed there, than any avaricious Propensity in my Disposition* » [HOLMESBY : 50]. Déjà perverti par l'éducation reçue dans son pays d'origine, le narrateur quitte le paysage utopien préservé et cultivé pour se rendre dans la capitale de l'île de Nimpatan : Kelso.

La cité dystopique

1. Kelso : capitale mortifère

Un seul événement historique suffit à déstabiliser la perfection eutopique : si l'indigène était resté seul à cultiver son jardin, ce fut à cause de l'arrivée impromptue d'Européens qui eurent tôt fait de séduire ses congénères par l'attrait factice de leur mode de vie. Laissant alors le dernier résistant à son potager, ils s'établirent de l'autre côté des falaises et fondèrent la ville de

Kelso. Le paysage urbain de cette capitale reflète le caractère de ses habitants :

The Metropolis of Nimpatan is called Kelso. Nothing discovers the Genius of a People more than their Building. Their Streets are narrow, and Houses so crowded that it is usual for twenty or thirty Persons to live in the space of five yards square, whence, in Times of Pestilence and Fire, infinite Numbers perish. The grand Council-House is mean below Criticism; and their other publick Edifices are generally clumsy, heavy things without Taste or Convenience. The Emperor's Palace is an irregular heap of low dirty Buildings, inferior to the Offices of the Palaces of many private Noblemen in Europe. [HOLMESBY : 68-69]

Bien loin du paysage aéré et organisé du potager, la ville partage les caractéristiques des centres urbains du Vieux Continent : elle est surpeuplée et insalubre. D'ailleurs, Kelso est approximativement de la même taille que Londres, apprend-on dans la même description. Le lecteur du XVIII^e siècle n'a donc guère de mal à s'imaginer les conditions de vie de ses habitants. Il semble que les architectes, qui sont pourtant bien présents dans cette société qui se dit raffinée, ont doublement manqué à leur devoir en construisant une ville qui n'est ni belle, ni pratique. On peut également souligner que les bâtiments misérables qui sont décrits dans ce premier passage sont tous des lieux publics, et l'on peut d'ores et déjà en déduire que les institutions du lieu sont aussi chancelantes que les constructions qui les abritent. L'adjectif « *mean* » enfin renvoie tant à l'idée de pauvreté qu'à celle d'avarice : les habitants n'ont aucun désir d'investir dans leurs bâtiments publics.

Tout comme le vieillard ressemblait à la terre qu'il habitait, les courtisans de Kelso qui se pressent à la cour de Gribbelino (Robert Walpole), sont semblables à leur ville. Il est nécessaire, pour paraître à la cour, de porter des vêtements nobles, des vêtements de « *glumki* ». Voici la description qu'en donne le voyageur :

This was fastened by ligatures round the instep, the haps, the waist, the neck, the arms, the wrists, all which fashion requiring to be as tight as could be endured, made me ungain and stiff, and my usual circulation being stopped, I was at first greatly indisposed. [60]

Les tenues des femmes sont encore plus contre-nature : « *Instead of the delicate figure of woman it presented the spectator with a monstrous form unknown to nature* » [60]. Pour distingués qu'ils soient aux yeux de la Cour, les vêtements sont à l'évidence peu pratiques, et peu seyants, tout aussi néfastes pour la santé que la ville aux rues étroites.

L'étroitesse étouffante qui caractérise les rues de la capitale et les vêtements des courtisans est encore de mise dans les institutions du pays, qui

garantissent minutieusement que la majorité reste à la merci des adorateurs du Crallilah (l'idole d'or) qui détiennent le pouvoir :

The fundamental maxim of Nimpatan, said Gribbelino, is that every action of mankind is governed by advantage; for this reason we worship the deity Crallilah. What is called government in this place is not the interest of the whole but of a part. We consider the people as a horse, and the use of the rein as the guide to conduct them where our pleasure calls. [63]

On reconnaît aisément la satire du Tory quelques paragraphes plus loin quand il expose tout le déshonneur qui est associé à la situation des pauvres:

[... P]overty is necessary to make the lucrative places more desirable. We therefore affix the greatest scandal and misfortune on poverty. We teach the Nimpatanese to despise the poor, to shun their company, to disregard birth, virtue, merit, everything in this respect. All men therefore here, consider poverty as the greatest evil. On the other hand we promote luxury, encourage diversions, pleasures and entertainments, because they produce this evil and create dependence. [64]

Ce cynisme est le même que dénonçaient d'autres *Tories*, et les maximes de Gribbelino le rendent plus manifeste encore. La deuxième, par exemple, qui affirme que toute vertu n'est qu'un vice déguisé est à n'en pas douter une attaque contre le scandaleux Mandeville, cible également de Jonathan Swift. Enfin, les maximes qui règnent à Kelso ne sont pas sans rappeler les conditions de vie de Londres, décrites par le narrateur : selon lui, les lois anglaises sont innombrables, de sorte qu'il est impossible de les connaître toutes, et qu'il est par conséquent impossible d'obtenir justice puisque des spécialistes du droit savent mieux le contourner que le faire respecter. Le paysage urbain de Kelso ou de Londres, l'étroitesse des rues est sans doute une illustration de ce labyrinthe législatif et, dans ces villes, nul ne peut s'orienter ni géographiquement, ni moralement.

2. Une oasis de vertu : l'asile d'aliénés

Un espace cependant échappe au cynisme ambiant. En réalité, il en est plus captif qu'il ne lui échappe. Il s'agit de l'asile d'aliénés qui se trouve au centre de la ville : « *The buildings where [the mad] live resemble monasteries. These places are walled round, and have but one gate, at which are placed guards day and night* » [69]. On peut y être enfermé pour diverses raisons, mais principalement pour avoir fait preuve de sincérité ou avoir voulu réformer les vices de la société de Kelso.

Le paysage à l'intérieur de l'asile est en effet celui du monastère, dont on sait combien il avait influencé les plans des villes de Thomas More qui donnaient à chaque habitation son jardin, à la fois pour le potager et pour l'agrément. John Holmesby le décrit ainsi : « *The whole had a noble simplicity ; and it was divided into very convenient apartments for the patients : and every apartment had a garden belonging to it* » [69]. Contrairement à la ville qui l'entoure, le monastère où vivent les fous est pratique et aéré. On reconnaît la traditionnelle association de la simplicité et de la noblesse, topos par ailleurs des descriptions souvent données soit de l'architecture antique (et des institutions qu'elle abritait), soit des conditions de vie des bons sauvages dans la littérature de voyage réel ou imaginaire. Comme le vieillard du début du récit, les aliénés vivent sainement et frugalement du fruit de leur labeur dans les potagers qui leur sont attribués. Les raisons qui les ont amenés dans ce lieu reflètent l'architecture de l'ensemble : tous sont des hommes qui ont souhaité contribuer réellement au progrès de leur ville. Parmi les quatre-vingts détenus, on compte un prêtre dévoué, un médecin qui s'appliquait à réellement soigner ses patients et un avocat honnête ; en effet, la réforme de la société s'accompagne toujours d'une réforme des grands corps professionnels. Les autres pensionnaires de l'asile sont des réformateurs :

[One] was an elderly man: being in love with poverty, he sold his estate, and built an hospital: his heirs sued the trustees for recovery and the founder for lunacy. He was tried before the Council of Health. The verdict: stark mad. [...] The fourth: an old man of long experience. He presented the emperor with a plan of perfect government, proposed a remedy for all social evils, and to remove corruption from a state together with a scheme to immortalize liberty, and defy arbitrary power for ever. Raving mad. [70-71]

Un savant qui souhaitait enseigner que la vertu est la voie du bonheur et un politicien qui avait suggéré que les autorités publiques devraient renoncer à leurs émoluments complètent le tableau. Dans la veine swiftienne, on trouve également un artiste peintre et sculpteur qui représentait ses modèles conformément à leur apparence réelle et sans les flatter, et les autorités l'ont interné après avoir décodé son œuvre, reconnaissant dans la tête une attaque contre Gribbelino, dans les dents une critique des taxes, dans le nez un complot ou encore dans la langue un pot-de-vin. C'est là un écho volontaire aux spécialistes du décryptage de messages codés de l'académie savante de Lagado décrits dans le troisième voyage de Gulliver [SWIFT : 185].

Là encore, la noblesse du cadre permet au lecteur de lire la noblesse des individus qui y vivent. D'ailleurs, affirment les gardiens, les aliénés sont

parfaitement libres de leurs mouvements à l'intérieur de leur prison. L'asile devient ainsi le seul espace non corrompu, comme une oasis de vertu au sein de la capitale dégénérée. Ce n'est qu'une mince consolation puisqu'il n'en demeure pas moins que la vertu est confinée, comme pour ne pas risquer de perturber les usages urbains.

Comme un autre appendice swiftien à cette réflexion sur l'asile, on peut enfin citer l'académie des sciences de Kelso, fort semblable à celle déjà citée de Lagado. Bien loin de l'harmonie du monastère, elle s'accorde parfaitement au cadre de la capitale de Nimpatan :

When we came there the Building surprised me ; it was the most sordid and inelegant I had ever seen. [...] [The Sage] conducted me to a large Room, which he called the Repository of Knowledge. It was filled from Top to Bottom with an immense Collection of Monsters, unnatural Births, Prodigies of Nature, in short, of every Thing frightful. [HOLMESBY : 84]

Tout comme l'architecture sordide de Kelso était le produit du génie de ses habitants, celle de l'Académie et ce qu'elle abrite est étroitement associée au caractère des savants: « *You see, says he, the wonderful Effects of human Genius, to what a Pitch it soars. What prodigious Aquisitions of social Happiness and Virtue are made by the Labours of the Learned* » [85]. L'allusion est discrète, mais bien présente au Traité de Locke sur l'entendement humain (Livre II, Chapitre 1, § 24):

All those sublime thoughts which tower above the clouds, and reach as high as heaven itself, take their rise and footing here : in all that great extent wherein the mind wanders, in those speculations it may seem to be elevated with, it stirs not one jot beyond those ideas which sense or reflection have offered for its contemplation. [LOCKE : 80]

Au-delà des savants de la Royal Society, ce sont les sources de la pensée *whig* qui sont attaquées dans cette description de l'Académie des sciences de Kelso. La laideur du paysage urbain, comme celle du bâtiment où les académiciens mènent leurs expériences, reflète l'essence contre-nature de leur mode de vie et de leurs travaux : ceux qui ambitionnent de s'élever jusqu'au ciel par la connaissance, comme ceux qui commencèrent la Tour de Babel dont le sommet devait toucher le ciel, font preuve d'orgueil. La boucle est ainsi bouclée entre la ville et l'académie : l'hubris des savants vient confirmer la corruption de la ville. La Babel de la Genèse comme la Babylone de l'Apocalypse sont l'incarnation de la corruption et de l'égarement des hommes, elles en portent la marque dans leurs paysages ; elles engendrent des souffrances injustes sur ceux qui les habitent.

Conclusion

De l'utopie agreste du dernier Adam de la race d'or de l'île de Nimpatan à la Babel corrompue et monstrueuse des Académiciens de la ville de Kelso, les paysages que traverse le voyageur de John Holmesby se reflètent dans les hommes qui les habitent et dans leurs activités. Le seul espace de justice et de liberté dans l'espace urbain est le monastère où vivent les aliénés, tous principalement atteints d'honnêteté et de vertu incurables. Le retour à l'état de nature, au paradis, est impossible : comme après la Chute (ici causée par l'irruption de l'amour du luxe des Européens venus sur l'île), tous les habitants de Nimpatan sont souillés, et la rédemption ne viendra pas du personnage voyageur qui est lui-même trop infecté par les faiblesses du monde dit civilisé pour reprendre le flambeau de la vie en autarcie du vieil Indien.

Ce texte gigogne est d'un pessimisme profond, comme un cri du cœur d'un écrivain *Tory* qui voit la noblesse d'antan disparaître sous ses yeux, comme s'il était lui-même à la fois ce dernier indigène rescapé de l'âge d'or qui aspire à trouver un héritier vertueux et le voyageur qui peine à résister aux attraits factices du monde moderne. Ce monde moderne est caractérisé par son mépris de la nature et des activités naturelles (comme l'agriculture), et il apparaît que le seul espace où l'équilibre est restauré est condamné à la marge de l'espace public.

C'est toute la Grande-Bretagne des *Whigs* qui est perdue : le cynisme des maximes politiques, les aberrations économiques de la société de consommation méprisant le travail de la terre, et jusqu'aux fondements scientifiques et métaphysiques trop ambitieux démontrent que les hommes de ce nouveau monde ont perdu la raison et qu'il n'existe aucun espoir de la leur rendre.

Bibliographie

Sources primaires :

HOLMESBY, John. *The Voyages, Travels and Wonderful Discoveries of Captain John Holmesby, containing a Series of the most Surprising and Uncommon Events, which befell the Author in his Voyage to the Southern Ocean, in the Year 1739* [1757]. In Gregory CLAEYS (ed.) *Modern British Utopias*, vol. 3. London: Pickering & Chatto, 1997.

LOCKE, John. *An Essay concerning Human Understanding* [1690]. London: Printed by T.W. for A. Churchill and Edm. Parker, at the Bible and Crown in Lombard Street, 1726 (9th edition).

MORE, Thomas. *A Fruitful and Pleasant Work of the Best State of a Public Weal, and of the New Isle Called Utopia* [1516]. In Susan Bruce (ed.) *Three Early Modern Utopias*. Oxford: University Press, 1999.

SWIFT, Jonathan. *Travels into several Remote Nations of the World. In Four Parts. By Lemuel Gulliver, first a Surgeon, and then a Captain of Several Ships*. London: Printed for Benjamin Motte, at the Middle Temple-Gate in Fleet Street, 1726. Oxford: University Press, 1998.

Sources secondaires :

LAPOUGE, Gilles. *Utopie et civilisations*. Paris : Flammarion, 1978.

MAROUBY, Christian. *Utopie et primitivisme : Essai sur l'imaginaire anthropologique à l'âge classique*. Paris : Éditions du Seuil, 1990.

RACAULT, Jean-Michel. *Nulle-Part et ses environs : Voyage aux confins de l'utopie littéraire classique (1657-1802)*. Paris : Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, 2003.